

Juifs de Saxe et de Berlin

De la non-validité du concept de « communauté »

• **Karine Michel** *
Docteur en anthropologie

La présence de juifs en Allemagne est très ancienne, et pourtant, aujourd'hui, elle ne va pas de soi, aussi bien pour les non-juifs que pour de nombreux juifs eux-mêmes. Dans les faits, dès la fin de la Deuxième Guerre mondiale, des juifs se sont réinstallés provisoirement dans ce pays, au départ essentiellement afin d'accueillir les populations juives réfugiées qui transitaient de l'Est vers les Etats-Unis d'Amérique, Israël ou l'Europe de l'Ouest. Les problèmes politiques mondiaux ont eu cependant une incidence directe sur ces juifs et sur leurs communautés nouvellement reconstituées et ce, dès le début des années 1950, avec la scission RFA/RDA : le durcissement de la politique soviétique antisémite engendra, en 1953, les derniers mouvements de juifs de l'Est vers l'Ouest avec, pour résultat, deux groupes de communautés juives, celles de l'Est et celles de l'Ouest. Autant, en ex-RFA, les communautés juives purent se consolider et perdurer, voire croître, bien que de façon bien moins importan-

te que dans d'autres pays d'Europe de l'Ouest, autant, en ex-RDA, les rares communautés demeurèrent très restreintes, ne réunissant qu'une minorité de personnes. Cette particularité et surtout le régime politique auxquelles elles se trouvèrent soumises engendrèrent un dépérissement inexorable et une fin annoncée pour celles encore existantes dans les années 1980. La chute du bloc soviétique, à la fin de cette même décennie, bouleversa et sauva ces communautés d'ex-RDA car elle eut pour conséquence un afflux massif de juifs immigrants qui, pour de multiples raisons – avantages financiers, aide au logement, cours de langue, etc. –, vinrent s'affilier, dès leur arrivée, à ces communautés.

De fait, plus de dix ans après la chute du Mur (du moins au début de cette recherche), cette situation, non encore stabilisée, avait l'intérêt de présenter un visage assez atypique : des communautés regroupant une très petite minorité constitutive et établie – des juifs vieillissants

* *Chercheur rattaché à l'IDEMEC
Institut d'Ethnologie Méditerranéenne Européenne Comparative,
UMR 6591, Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme - Université de Provence, Aix-en-Provence
IDEMEC, MMSH, 5 rue du château de l'Horloge, BP 647, 13094 Aix-en-Provence cedex 2
michel@mmssh.univ-aix.fr*

dans des communautés en totale perte – et des flux de migrants de l'ex-URSS totalement déjudaisés et en recherche d'une sociabilité juive spécifique.

Face à cette réalité socio-historique, les questionnements foisonnaient. La recherche se basait sur une interrogation simple, à savoir ce que pouvait constituer la judéité en ex-Allemagne de l'Est aujourd'hui ; ces caractéristiques historico-sociales permettaient d'ouvrir des pistes de réflexion complémentaires. Qui étaient donc ces juifs des communautés, ceux qui étaient restés et ceux qui arrivaient suite à une migration ? Pourquoi avaient-ils fait le choix de l'Allemagne, et notamment de l'ex-Allemagne de l'Est, que ce soit en 1950, pour les premiers, ou au début des années 1990, pour les seconds, malgré les réticences affirmées de l'Etat d'Israël depuis sa création ? Comment se réorganisait, à l'heure actuelle, une vie juive en ex-RDA, après quarante années de communisme et donc d'oppression identitaire, pour les juifs installés et pour ceux arrivants, et surtout pour ces deux groupes réunis ? Et peut-être plus que tout autre interrogation, que signifiait avoir une vie juive, élaborer une identité dans ce contexte historico-social complexe ?

Dans ce cadre, l'approche de la *Gemeinde*¹ s'avérait incontournable, si ce n'est indispensable. En Saxe et à Berlin, la communauté est en effet un lieu rassembleur, quels que soient la définition et le rôle qui lui sont attribués, ainsi que l'unité, réelle ou fictive, qu'elle est censée représenter. La très grande majorité des juifs y est affiliée, malgré une religiosité et une culture judaïques libérales pour la plupart, voire quasiment inexistante pour les immigrés d'ex-Union soviétique. Notre thèse² s'articule ainsi, en grande partie, autour de la notion de communauté ; il s'agissait, en travaillant autour de sa définition dans le champ de l'anthropologie, de déterminer sa pertinence à décrire la réalité sociale observée et donc à l'utiliser comme outil de recherche.

Le terrain et la méthode

Face à de telles interrogations, le choix du terrain s'avérait primordial : s'engager dans l'étude d'une structure trop petite ou dans laquelle l'arrivée des juifs russophones commençait à peine ne pouvait offrir de données suffisamment utilisables. La ville de Leipzig est ainsi apparue comme la plus propice à cette recherche, étant, en 2001, la plus importante sur le plan numérique des communautés juives d'ex-RDA, et ayant constitué, avant-guerre, une communauté religieuse orthodoxe reconnue. De plus, l'organisation politique et administrative allemande par *Land* n'était pas sans influence sur les juifs et leurs communautés, avec une organisation triangulaire – comme j'ai pu la désigner – entre Leipzig, Dresde et Chemnitz. J'ai donc rapidement élargi cette étude au Land de la Saxe, donnant cependant une place centrale au travail sur Leipzig.

Dès les premiers temps d'élaboration de cette recherche, il me semblait pourtant que le seul terrain en Saxe ne suffirait pas à appréhender pleinement mon sujet d'interrogation. En effet, bien peu de juifs gravitent dans l'espace communautaire et bien peu d'activités s'y déroulent. De plus, hormis les centres communautaires, il n'existe pas d'autres lieux de vie juive, que ce soit à Leipzig ou dans les autres villes de la Saxe. Par contre, l'organisation par réseau est un modèle qui fonctionne bien dans les judaïcités ; en ex-RDA, elle ne se cantonnait pas au seul Land de la Saxe mais s'étendait au centre primordial de vie juive à l'Est – géographique cette fois-ci – du pays, c'est-à-dire Berlin. Permettant de condenser en une seule ville deux espaces politiques distincts avant 1989, la capitale allemande devenait un second terrain particulièrement intéressant, offrant de plus le contrepoint actif essentiel par le développement des structures juives dans l'ex-Berlin Ouest pendant toute la période de la guerre froide, contrairement à sa communauté jumelle, celle de Berlin Est.

Le travail a été réalisé sur ces deux terrains, à des intervalles de temps divers : une première partie de la recherche a eu lieu, d'octobre 2000 à janvier 2001, en Saxe, et une seconde, de mai

à juin 2004, à Berlin. Les enquêtes se sont déroulées dans les différents espaces de vie juive des terrains, essentiellement les centres communautaires et les synagogues, mais également les commerces, le cas échéant, les cimetières et les lieux de commémoration ou de mémoire liés à l'histoire juive. La recherche a suivi le modèle d'une ethnographie classique, usant tour à tour des matériaux incontournables que sont l'observation participante et les entretiens, mais aussi l'élaboration de cartes, de plans des lieux et des espaces, des répartitions dans les villes d'étude, ce qui à Berlin est venu enrichir plus encore la disparité Est/Ouest dispensée dans le fil historique. J'ai particulièrement eu recours à la photographie, tentant de redonner à cet outil de terrain une place non négligeable dans mon écrit, en ce qu'elle me semble d'un intérêt particulier dans le cheminement analytique qui peut se faire, par la suite, hors terrain. Je disposai également d'un matériau riche constitué des différentes productions ou documents des acteurs eux-mêmes – sculptures, dessins, articles, CDs, etc. – qui, sans faire immédiatement sens, se sont agencés au fil de l'analyse et révélés des éléments précieux. Enfin, compte-tenu de la diversité d'origine des acteurs interrogés, les entretiens ont nécessité l'usage de trois langues différentes : l'allemand, l'anglais et le français ; la connaissance basique de l'hébreu a également permis de prendre la mesure du rôle de cette langue dans les communautés étudiées.

Des scissions religieuses révélatrices

De manière générale, il est possible d'affirmer qu'en ce début de XXI^e siècle, la vie juive en ex-Allemagne de l'Est se reconstruit essentiellement autour des quelques structures communautaires existantes, à savoir essentiellement des synagogues ou des ensembles regroupant synagogue et espace communautaire. Les communautés juives de Saxe se sont ainsi réorganisées, à partir des premières arrivées massives d'immigrants de l'ex-Union soviétique, en

des structures d'ores et déjà existantes avant 1989, c'est-à-dire des espaces bien trop restreints pour ce nouvel afflux de population. A Berlin, certaines structures bien en place et bien plus développées dans l'ex-partie Ouest de la ville suffirent à accueillir les nouveaux membres, mais dans l'ex-partie Est, des rénovations et agrandissements furent tout autant nécessaires qu'en Saxe. Pourtant, dans ses délimitations géopolitiques précédentes, le dénombrement des structures est sensiblement identique à celui de la Saxe. Sur les dix synagogues répertoriées, seules deux se situent dans l'ex-Berlin Est. Toutes font partie de la communauté juive de Berlin, dite *Einheitsgemeinde*³, un système institutionnel qui regroupe toutes les synagogues de la ville sous une même gérance. Les rites pratiqués relèvent de courants religieux divers – libéralisme, réformé, orthodoxie, traditionalisme⁴ – et, surtout, ne rassemblent pas les mêmes juifs. Les membres des communautés se répartissent globalement en trois classes d'âge : les 12-30 ans, les 30-50 ans et les plus de 50 ans. La première rassemble des jeunes russo-phones qui se réunissent de façon autonome pour pratiquer un judaïsme qui tend à l'orthodoxie. La seconde classe d'âge est quasi absente de toute manifestation communautaire, tandis que la troisième évolue dans un judaïsme de type libéral. En Saxe, dont le rite officiel est libéral, cette scission religieuse qui dédouble la scission en classes d'âge est extrêmement visible puisque offices des adultes ou offices des jeunes se déroulent dans la même enceinte communautaire. Pour autant, bien que le tissu urbain et la multiplicité berlinoise de lieux de culte soient plus étendus, le même phénomène y est observable : les jeunes fréquentent exclusivement les synagogues orthodoxes et s'organisent également pour des célébrations de shabbat entre eux, dans ces mêmes enceintes architecturales.

Une telle scission religieuse généralisée dans toutes les communautés juives de l'ex-Allemagne de l'Est résulte de la combinaison entre phénomène migratoire et rupture identitaire consécutive au communisme. Dans ce contexte, la notion de génération devient un élément-clé de compréhension des disparités religieuses observées : tous les immigrants font un

retour à la judéité mais, pour les plus jeunes, ce retour se double d'une distance générationnelle accrue qui explique leur tendance à l'orthodoxie, face au libéralisme des adultes. Mais le fait bien plus intéressant concerne plutôt la recherche identitaire sous-jacente à ce retour à la religion. Les immigrants, comme la plupart des juifs de l'ex-RDA, ont été coupés de toute pratique juive sous le régime communisme, ce qui a engendré une assimilation forcée et une perte de repère identitaire. Aujourd'hui, tous ont la possibilité de réinvestir cette identité perdue et s'orientent vers les structures juives existantes. Ces dernières étant quasi exclusivement religieuses, c'est par ce biais que se manifeste la recherche de judéité de tous les membres des communautés.

« *En Allemagne, il y a deux groupes : les immigrants et les juifs. Il y a un problème avec les immigrants non-juifs. Les Russes ont une mentalité qui ne me va pas. Depuis un an, je me suis intéressé au judaïsme. [...] Avec la religion, je suis sûr que ce que je suis est la bonne voie. C'est ce que je suis. J'ai compris et je suis sûr de ce que je fais. J'ai enfin des motivations pour vivre. D'autant plus qu'il est plus dur en tant qu'immigré de trouver sa place. Je ne me serais pas tourné vers le judaïsme si je n'étais pas parti* » (extrait d'entretien avec un jeune russo-phonie). La recherche de sociabilité, qui apparaît de prime abord par l'ancrage dans une pratique religieuse, est ici évidente et assez commune : « *Ici, ce n'est pas l'orthodoxie du geste qui compte, c'est-à-dire sa stricte conformité à la loi religieuse, mais l'intention du geste. [...] Quant à l'intention, nous avons vu qu'elle pouvait entretenir un rapport extrêmement lâche avec les convictions religieuses, qu'elle pouvait servir d'autres objectifs, être utilisée à des fins de socialisation, et de repère identitaire* » (Azria, 1991, p. 68). Suivant Gans (1979, p.1), cette recherche ne serait pas à interpréter comme un retour à la judéité mais comme une manifestation ethnique de l'ordre du symbolique ; ce serait une étape du processus d'acculturation des migrants à la société allemande. Il considère que la manifestation d'une identité ethnique ne serait pas liée à l'implication dans un groupe. En ex-Allemagne de l'Est, aujourd'hui, il y a au contraire affirmation d'un lien très

fort entre pratique religieuse et manifestation d'une judéité. Par ailleurs, nombreux sont les juifs de France qui effectuent des retours à la religion semblables à ceux décrits ici, mais ces derniers s'expriment au travers d'appartenances variées bien loin de l'enceinte communautaire (Podselver, 1996 et 2004). L'appartenance au groupe ou à la communauté, voire aux deux, est ici une variable significative. De fait, cette recherche de sociabilité apparaît de façon encore plus marquée à Berlin avec l'existence de groupes ethniques distinctifs, au sein même de la communauté.

Des scissions ethniques profondes

Pour les juifs, comme pour de nombreux autres groupes minoritaires, la communauté revêt une dimension symbolique forte, au-delà de ce qui y est réellement organisé. « *La communauté représente l'image immuable, passive, organique, le pôle des appartenances héritées, une sorte d'illusion sécurisante du ventre maternel. Ainsi, pour certains, la communauté se réduit au simple fait "d'être ensemble" dans des lieux où les rencontres sont censées se nouer* » (Hovanessian, 1992). Pour autant, dans les communautés juives d'ex-Allemagne de l'Est, cet « être ensemble » se révèle entaché de nombreux conflits et incompréhensions entre les membres, ces derniers se regroupant selon des critères linguistiques et ethniques très saillants. Il n'est pas rare, en effet, d'entendre non moins de trois langues différentes dans une enceinte communautaire. Bien que l'allemand soit officiellement la langue d'usage, de nombreux membres dialoguent en russe, leur langue maternelle. L'hébreu est également fort présent, mais pas seulement comme langue liturgique ; certains Israéliens sont installés à Berlin depuis des années, des rabbins en poste sont israéliens et de nombreux jeunes viennent travailler au sein de la communauté de façon temporaire. Les membres les plus âgés, ceux désignés comme juifs allemands, utilisent pour leur part la langue allemande, sans aucune connaissance du russe. De fait, cette division linguistique créée des

groupes de langue très marqués qui peinent à communiquer, les russophones ayant souvent une piètre pratique de la langue allemande.

« *En dépit des attentions dont ils sont l'objet, les juifs [...] ne s'intègrent pas plus aisément dans la population allemande. [...] Ce sont en général des personnes sans projet migratoire, qui se suffisent d'expédients sans chercher à s'investir dans un projet à long terme et qui vivent de l'aide sociale, repliés sur la communauté russe. [...] Les réseaux communautaires jouent dans leur cas [...] un très grand rôle. Plus ils ont de difficultés à s'intégrer, plus ils se tournent vers les autres immigrants russes ou russophones* » (De Tinguy, 2004). Ce phénomène, observable dans les communautés juives d'ex-Allemagne de l'Est aujourd'hui, est d'autant plus visible que ces russophones sont majoritaires parmi les membres.

Ainsi, le russe prédomine dans un contexte linguistique qui devrait plutôt s'identifier à l'allemand ou à l'hébreu ; des journaux ou affichages d'informations sont rédigés en allemand et en russe, lorsqu'ils ne sont pas seulement en russe ; les activités se déroulent la plupart du temps en langue russe (camps d'été pour les enfants, réunions et célébrations des groupes de jeunes, clubs de personnes âgées, etc.) ; en Saxe, les offices sont des moments d'apprentissage religieux et donnent lieu à des traductions simultanées constantes de l'allemand au russe pour une bonne compréhension par les membres. Cette dominante de la langue russe engendre de fait un sentiment d'exclusion chez les membres non-russes, qui, finalement, apparaissent peu lors des activités au sein des communautés.

Conséquence ou non de cette exclusion par la langue, les non-russophones se réunissent en d'autres groupes ethniques juifs, distincts des activités communautaires et autonomes par rapport à cette structure. Le premier d'entre eux est relativement informel, peu actif, mais rassemble des juifs d'une même origine et histoire. Il s'agit des juifs dits allemands, tous âgés d'au moins cinquante ans, et descendants – ou eux-mêmes immigrés – de Pologne ou d'ailleurs, au début des années 1950, vers l'Allemagne. Ces personnes ont constitué les premiers groupes d'enfants puis de jeunes, sionistes à l'époque, des communautés reconstruites après-guerre.

La constitution de ce groupe avait pour objectif la préservation d'une identité juive sur le sol allemand, en développant un réseau juif et des relations sociales dans une population juive. Le but était ainsi d'assurer la continuité de la communauté, préoccupation première de tous les juifs d'Allemagne à cette époque. De ce groupe reste un réseau d'interconnaissance et des parcours de vie similaires.

Outre ce groupe, il en existe d'autres, non officiels, se réunissant selon des modalités libres, et qui n'apparaissent qu'au travers d'une recherche par réseaux. Ainsi, un groupe dit de juifs américains se réunit régulièrement pour des discussions, des repas, par le biais d'internet ; groupe assez clos, il se propose de réunir uniquement des juifs américains, mais des américains non-juifs y ont déjà été acceptés. Le facteur ethnique semble donc un élément non négligeable, primant même sur la judéité. Plus officiel, le groupe *Kesher* rassemble des juifs israéliens à Berlin et est inscrit dans la communauté juive. C'est l'occasion pour tous ses membres de parler hébreu, d'évoquer des sujets ayant trait à la culture israélienne, au pays, de se donner des nouvelles ou d'échanger des souvenirs. Ces israéliens témoignent tous de leur inadéquation à la population juive des communautés, entachée d'une incompréhension de cette dernière à leur présence en Allemagne. Enfin, il existe à Berlin un centre culturel juif, le *Kulturverein*, né dans la continuité d'un autre groupe, le *Wir für uns*, créé dans les années 1980 par des juifs descendants de communistes ou communistes eux-mêmes, venus s'installer en ex-RDA pour des raisons politiques et idéologiques. D'abord informel, ce groupe s'est officialisé en association par la suite et propose aujourd'hui des activités juives non religieuses aux juifs qui le fréquentent. A la base, son objectif était de répondre aux questionnements et à la recherche identitaire de ces juifs coupés de leur judéité en raison de convictions politiques ou sociales. Il se voulait espace de discussion et de réflexion, sans lien aucun avec la religion, élément qui en fit son point fondateur et rassembleur. Aujourd'hui, association indépendante, ce groupe est ainsi essentiellement actif dans les domaines culturels et sociaux.

Tous ces groupes existent en parallèle de la

communauté et font apparaître un paradoxe important dans sa définition. Ils ont tous été créés à une période historique précise. Le groupe sioniste a été fondé dans les années 1950 et correspondait à un besoin d'affirmer une identité juive radicalement différente de celle construite par les juifs allemands avant-guerre. Le *Kulturverein* émane de personnes en perte de repères lors des premières scissions du bloc de l'Est dans les années 1980, cherchant à redéfinir ce qu'était la judéité pour des juifs communistes. Enfin, les groupes américain et israélien sont de création récente et répondent à une inadéquation de juifs d'une culture non européenne à la communauté juive de Berlin. L'existence de ces différents groupes à différentes époques est révélatrice de la non-homogénéité de la communauté, des scissions internes qui la caractérisent et, ce faisant, de son incapacité actuelle à être le lieu de rassemblement et d'expression unitaire d'une identité juive. Qui plus est, ces groupes réunissent des juifs membres et des juifs non-membres de la communauté ; ils rendent notamment visibles, par réseau, ces juifs communistes non affiliés par choix ou conviction politique et pourtant reconnus comme juifs par tout le reste de la population juive. De fait, ces scissions ethniques, internes et externes à la communauté, interrogent sur la définition même de cette dernière et sur sa pertinence en tant qu'outil d'analyse anthropologique.

Vers quelle définition de la « communauté » ?

En sciences humaines, la notion de communauté souffre, aujourd'hui, d'une trop grande polysémie (Aymes & Marie, 2005) et, ce faisant, d'un manque de clarté quant à sa définition. La première élaboration de la notion date de 1887 ; parue dans l'ouvrage en langue allemande *Gemeinschaft und Gesellschaft*, elle est l'œuvre du philosophe Ferdinand Tönnies (1944). Il y conçoit la communauté comme un mode d'organisation sociale opposé à celui de la société, caractérisée par une unité, un lien tissé

entre les individus, lien absent dans la société. A sa suite, d'autres auteurs ont cherché à définir ce lien social partagé, faisant appel tour à tour à la religion, à l'origine ou à la langue, sans que ce lien ne fasse pour autant l'objet d'une définition unanime.

Dans cette recherche, la communauté est marquée de scissions ethniques qui se manifestent notamment par l'usage de plusieurs langues (russe, allemand, hébreu) au sein même de cet espace qui devrait, par définition, présenter une certaine uniformité langagière. Or, de par les usages linguistiques observés, il existerait une subdivision dans la communauté elle-même, distinguant par exemple une communauté russe d'une communauté israélienne ou allemande.

Par ailleurs, la langue, avec la race et la religion, est un des critères de l'ethnicité. Cette dernière est utilisée dans les communautés juives de l'ex-Allemagne de l'Est comme un outil de démarcation entre groupes, comme en atteste la coexistence de ces derniers. La communauté se révèle ainsi semblable à un microcosme de société multiculturelle, dans laquelle le lien unifiant devient de plus en plus évanescent. Pourtant, elle continue de faire sens aux yeux des acteurs. La communauté semble donc être une espèce de coquille rassembleuse de toutes ces identités ethniques et religieuses différentes, dont le seul élément commun serait la judéité. Cette dernière sous-entend le fait d'appartenir à un peuple, et c'est cette appartenance qui jouerait le rôle de critère unificateur. Or, cette désignation en tant que peuple transcende toute autre appartenance (historique, religieuse, culturelle ou sociale), et unifie ainsi les juifs de par le monde, donc à un niveau global, et plus seulement à l'échelle de la communauté, c'est-à-dire à un niveau local. La communauté serait ainsi à concevoir comme une projection à un niveau local d'une appartenance à une échelle globale ; les juifs en ex-Allemagne de l'Est se rassembleraient en chaque communauté en raison de ce facteur unifiant commun qu'est leur judéité. Mais il existe aujourd'hui de nombreux juifs en ex-RDA qui ne sont pas membres des communautés, alors même qu'ils sont connus et reconnus comme juifs à part entière. Ces acteurs sociaux sont ainsi membres de la judaïcité de l'ex-Allemagne de l'Est, c'est-à-dire qu'ils font

partie de la population juive de l'ex-Allemagne de l'Est⁵. Leur existence, et surtout la reconnaissance de cette dernière par les membres inscrits dans la communauté révèlent un paradoxe important dans la conception même de la notion. Le facteur de judéité permettait de concevoir la communauté comme un espace de rassemblement de tous les juifs de l'ex-Allemagne de l'Est. Ces juifs, qui ne font pas partie de la communauté, nous mènent ainsi à invalider l'idée de la communauté comme projection du peuple à un niveau local.

Dans cette recherche, l'approche de la notion de communauté par le cas des *Gemeinden* juives de l'ex-Allemagne de l'Est a mis au jour des problèmes importants de définition de ces communautés. La recherche du lien unificateur indispensable à la constitution d'une communauté s'est révélée être une entreprise inefficace, invalidant tour à tour l'ensemble des critères de définition, à savoir essentiellement la religion, la langue et l'ethnicité. Tout au plus, ces derniers permettent-ils de comprendre la cohérence et la solidarité entre juifs à un niveau global, celui du peuple juif. Mais à un niveau local, celui de la communauté, ils ne sont nullement opérants, chacun étant utilisé comme marqueur d'une différenciation plus que d'une identification entre juifs. En conclusion, la notion de communauté nous est apparue ici comme totalement caduque, ne permettant pas de répondre à la complexité sociale, ni de donner corps à une réalité analytique quelconque. Elle n'acquiert finalement de validité dans le cas présent qu'en tant qu'elle désigne un espace institutionnel, marqué de règles et de contours administratifs ; mais elle ne peut nullement être considérée comme un concept opérant sur le plan scientifique. Aujourd'hui, d'autres notions, telles que celle de diaspora, de transnationalisme ou de multiculturalisme, sont utilisées afin de contourner la notion de communauté ; pourtant, elles sont elles-mêmes complexes à définir et nécessitent encore un travail d'élaboration théorique pour devenir, si cela se révèle possible, opérantes.

Notes

- ¹ L'usage du terme de *Gemeinde* est lui-même une dérivation courante de celui de *Gemeinschaft*, le terme *Gemeinde* se traduisant plus exactement par commune et celui de *Gemeinschaft* par communauté. *Die Israelitische Religionsgemeinde* de Leipzig ou *die Jüdische Gemeinde* de Berlin sont strictement traduisibles respectivement comme commune religion israélite et commune juive, ce qui n'a aucun sens en français, la commune relevant d'une définition administrative très éloignée du sens de la *Gemeinde* allemande. Cette dernière relève plus parfaitement de la *Gemeinschaft*, c'est-à-dire de la communauté. Le glissement étymologique opéré ne fait qu'illustrer la difficulté de définition exacte de la notion de *Gemeinde* telle qu'elle est utilisée en langage vernaculaire. Dans cette recherche, il s'agit donc bien, conscient des dérivations étymologiques, de travailler sur la notion de *Gemeinschaft* sous l'usage de celui de *Gemeinde* pour désigner une réalité d'organisation traduite comme communauté.
- ² Intitulée « *Juifs de Saxe et de Berlin – Elaboration d'une judéité en ex-Allemagne de l'Est aujourd'hui* », cette thèse a été dirigée par Jean-Luc Bonniol et soutenue le 12 juin 2009 à la MMSH d'Aix-en-Provence.
- ³ Doris Bensimon (2003) en donne la définition suivante : « *communauté unifiée sur le plan administratif reconnue comme "corporation religieuse de droit public"* ».
- ⁴ Libéralisme, orthodoxie, mouvement réformé, conservatisme et traditionalisme désignent des courants religieux différenciés dans le judaïsme. Nés de conflits et de scissions internes au début du XIXe siècle, ces courants se distinguent les uns des autres par leur approche et leur adaptation à l'époque moderne. Le judaïsme réformé prône ainsi l'égalité des sexes devant le texte et la pratique religieuse, une récitation liturgique réduite accompagnée d'un orgue. Le judaïsme libéral s'en distingue par une affirmation de positions théologiques et rituelles plus radicales, tout en acceptant l'orgue. Le judaïsme traditionaliste ou conservateur prône, pour sa part, le respect des traditions et règles de la Loi juive, mais tout en s'adaptant à la modernité. Le judaïsme orthodoxe se réclame d'une stricte observance de la Loi et une obéissance à l'ensemble des commandements, lois de pureté rituelle et d'alimentation.
- ⁵ Les termes de judaïcité, judéité et judaïsme ont été définis par le sociologue Albert Memmi afin de

préciser les réalités sociales abordées : « *La judéité est le fait et la manière d'être juif ; la judaïcité est l'ensemble des personnes juives ; le judaïsme est l'ensemble des doctrines et des institutions juives* » (p. 28, 1962). La judaïcité correspond ainsi à une appartenance démographique.

Références

- Aymes, M. & Marie, L. (2005). *Labyrinthe – Dossier Communauté en pièces : d'Europe, d'Islam et d'ailleurs*. Paris : Maisonneuve & Larose.
- Azria, R. (1991). Pratiques juives et modernité. *Pardès*, n° 14, 53-70.
- Bensimon, D. (2003). *Les juifs en Allemagne aujourd'hui*. Paris : L'Harmattan.
- De Tinguy, A. (2004). *Une grande vague d'émigration – La grande migration – La Russie et les russes depuis l'ouverture du rideau de fer*. Paris : Plon.
- Gans, H. (1979). Symbolic ethnicity : the future of ethnic groups and cultures in America. *Ethnic and racial studies*, 2, 1, 1-20.
- Hovanessian, M. (1992). *Le lien communautaire – Trois générations d'arméniens*. Paris : Armand Colin.
- Memmi, A. (1962). *Portrait d'un juif*. Paris : Gallimard.
- Podsolver, L. (2004). *Fragmentation et recomposition du judaïsme – Le cas français*. Genève : Labor & Fides.
- Podsolver, L. & Weill, D. (1996). La nouvelle orthodoxie et la transmission familiale. *Pardès*, n° 22, 149-159.
- Tönnies, F. (1944). *Communauté et société - Catégories fondamentales de la sociologie pure*. Paris : Presses Universitaires de France.

Faire Savoirs

n° 9 - décembre 2010

Sciences humaines et sociales en région PACA



De la recherche à l'action : les sciences sociales au secours de l'écocitoyenneté ?

Coordination :

Marie Jacqué & Alexandra Schleyer - Lindenmann

thèses

Nicole Saïd-Mohamed

La situation de minoritaire comme épreuve. L'école comme ressource ? Etude de trajectoires de réussite scolaire de jeunes originaires des Comores - Mayotte à Marseille

Cyril Belmonte

*Pouvoir municipal et Révolution
517 séances municipales à Aubagne [1789-1799]*

Karine Michel

*Juifs de Saxe et de Berlin
De la non-validité du concept de « communauté »*

lecture

Pour une sociologie des rapports sociaux